



# La contribution de la Pologne à l'archéologie mondiale

**L**e premier Congrès International d'Égyptologie s'est tenu au Caire du 2 au 10 octobre 1976, avec la participation de près de 300 personnes venues de vingt-cinq pays. Parmi les 125 communications présentées, onze le furent par des Polonais. On peut en déduire que la participation polonaise a constitué un pourcentage relativement élevé. Personne cependant ne s'étonna qu'une part si importante revint aux jeunes chercheurs polonais, car au cours des deux dernières décennies, et aussi bien dans le domaine des fouilles que dans le champ des découvertes et des publications, l'archéologie méditerranéenne de la Pologne s'est hissée à une place de premier ordre.

Les débuts remontent aux années d'avant la dernière guerre, quand l'Université de Varsovie entreprit, de concert avec l'Institut français d'Archéologie Orientale, des fouilles à Edfou en Haute Égypte. Les travaux furent poursuivis de 1936 à 1939 et les résultats, publiés en trois volumes, reçurent, des meilleurs spécialistes, une approbation sans réserve. On adopta là, pour la première fois, une méthode complexe, faite de la collaboration non seulement d'égyptologues et d'archéologues classiques, mais aussi de papyrologues, d'architectes et d'anthropologues. Le concours de ces diverses disciplines aida grandement à une interprétation historique correcte des résultats obtenus.

L'ampleur des destructions en Pologne pendant la deuxième Guerre Mondiale interdit, un temps, notre retour sur les chantiers de fouilles. A Varsovie, livres et documentation furent anéantis, comme le furent les jeunes scientifiques dont les premiers pas dans les sables de la recherche se voyaient encore. La reconstruction et la formation de nouveaux cadres scientifiques nous prirent toute une décennie. C'est seulement en 1956 que nous sommes revenus dans l'arène internationale de l'archéologie méditerranéenne. Les fouilles de Mirmeki, en Crimée, inaugurèrent ce renouveau. Dès la première saison les résultats s'y révélèrent fructueux; la découverte par exemple d'un pressoir à vin d'époque hellénistique, en parfait état, vint confirmer les témoi-

gnages des auteurs grecs sur la technique ancienne de production du vin.

Presque en même temps, en octobre 1956, je suis retourné en Égypte pour reprendre notre activité sur les bords du Nil. Mais je ne voulais pas recommencer les fouilles à Edfou sans mes collègues français, dont les travaux sur le terrain étaient à ce moment interrompus pour des raisons de politique internationale. C'est pourquoi nous avons exploité la concession de Tell Atrib dans le Delta. Et jusqu'à maintenant, compte tenu des pauses intermittentes dues à l'état de guerre, nous y avons poursuivi les fouilles. Elles ont permis de nombreuses et précieuses trouvailles, allant du dépôt de fondation du pharaon Amasis jusqu'à la confirmation du témoignage de Maqrizi (1364-1442) sur les « colonnes en or » de la plus ancienne basilique chrétienne, à Athribis (nous avons trouvé en effet des chapiteaux corinthiens avec encore des traces de dorure).

Mais nos découvertes les plus retentissantes eurent lieu dans les deux capitales anciennes. A Thèbes d'abord, sur la rive occidentale du Nil, exactement à Deir-el-Bahari, nous avons retrouvé un temple de Thoutmès III jusqu'ici ignoré, avec une splendide statue en granit de ce souverain, et des bas-reliefs polychromes exceptionnels, de la même période. Entre tant de documents d'une inappréciable richesse figurent, sur les colonnes du temple, des inscriptions hiéroglyphiques tracées par des pèlerins au temps des Ramessides. Nous fîmes cette découverte au cours des travaux de restitution et reconstruction partielle du fameux temple de Hatshepsout à Deir-el-Bahari, entreprise à nous confiée par le Service des Antiquités d'Égypte. Cette tâche, entamée en 1961, est déjà fort avancée. C'est dire que l'aspect de ce monument, le plus prestigieux sans doute de l'architecture sacrée de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, a bien changé depuis le moment où nous l'avons pris en charge.

On fit d'autres découvertes importantes dans le centre actuel de l'ancienne capitale des Ptolémées, Alexandrie. Sur l'emplacement d'un monticule nivelé lors de l'expédition d'Égypte de Bonaparte, à Kôm-el-Dikka, nous avons dégagé un ensemble monumental de thermes romains et, plus intéressant encore, un théâtre antique en marbre, le premier de ce genre en Égypte, qui

est devenu une des principales attractions touristiques d'Alexandrie. Cet édifice, romain lui aussi, et de basse époque, avait déjà été remanié plus d'une fois avant notre propre restauration qui le restitué dans l'état où l'on pouvait le voir au début du IV<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ.

A la fin des années cinquante, et sous les auspices de l'UNESCO, la Nubie passa au premier plan des problèmes archéologiques de l'Égypte. Le rôle des spécialistes polonais dans la campagne nubienne fut des plus importants. Tout d'abord, deux de nos jeunes chercheurs travaillèrent, dans le cadre du Centre de Documentation, à la délimitation des concessions de fouilles. Ensuite, en coopération avec des architectes égyptiens, nous avons assuré le démontage des deux premiers temples, à Tafa et à Dabod. Après le transfert de ce dernier, nos fouilles montrèrent que sous les fondations du temple ptolémaïco-romain se situait un autre temple du temps de Séthi II. A titre temporaire, les éléments démontés furent entreposés dans l'île Eléphantine.

Parmi les nombreux projets de sauvetage des temples rupestres d'Abu Simbel, proposés à l'UNESCO et au Ministère égyptien de la Culture, il y avait un projet polonais. Comme on sait, ce fut le projet suédois qui l'emporta, soit le découpage, en bloc de 30 tonnes, des deux temples qui furent reconstruits sur un monticule, à plus de 60 mètres au-dessus de leur position originelle. Cette opération, qui dura près de 10 ans, fut surveillée par un comité international de sept archéologues-égyptologues et architectes-paysagistes. La présidence en fut confiée au directeur du Centre Polonais d'Archéologie Méditerranéenne au Caire, l'auteur même de cet article.

Mais, incontestablement, l'apport le plus décisif de l'archéologie polonaise à la campagne de Nubie fut la découverte de Faras, en Nubie soudanaise. Là, parmi tout un ensemble d'édifices sacrés et profanes ensevelis sous le sable, nous avons dégagé, sous les murs de la citadelle arabe, une cathédrale paléo-chrétienne aux murs ornés de plus de 120 fresques en excellent état. Actuellement Faras se trouve sous les 40 mètres d'eau du lac-réservoir du Nil. Outre des inscriptions historiques d'une valeur exceptionnelle, nous avons mis au jour des peintures murales dont, suivant l'accord passé avec le Soudan, une moitié se trouve maintenant à Varsovie, l'autre étant laissée à Khartoum. Nous avons ainsi ressuscité un chapitre inconnu de l'histoire de la Nubie chrétienne et un grand pan de l'art de ce pays. Qui pouvait supposer que les plus belles œuvres peintes entre le VIII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle surgiraient un jour non à Constantinople, ni en Grèce, ni en Égypte, mais bien dans une petite agglomération endormie près de la Seconde Cataracte du Nil? Le nom, obscur hier encore, et toujours absent des cartes, d'un petit village arabe est devenu soudain le symbole de l'art sacré le plus haut, dans ce royaume de Nubie chrétienne.

Les fouilles de Faras furent une course contre la montre. Au cours de quatre saisons, de 5 à 6 mois chacune, nous sommes parvenus à sauver tous les objets les plus importants, non seulement les fresques de la cathé-

drale – déposées et mises en caisses – mais aussi les bronzes, la céramique, les inscriptions et, en même temps que leurs tombeaux, les squelettes des évêques. La liste de leurs noms retrouvée sur les murs de la cathédrale constitue un des documents historiques primordiaux du christianisme nubien. Quand nous eûmes achevé de clouer les caisses pour les transporter sur le bateau venu de Wadi Halfa, l'eau atteignait le monticule que nous avions exploré. Quelques mois plus tard, quand, sur la route aérienne Le Caire-Khartoum, on survolait Faras noyé, seules quelques couronnes de palmiers émergeant des flots indiquaient l'emplacement de la localité disparue.

Cette opération était à peine terminée quand, en 1964, le gouvernement soudanais nous proposa la concession des fouilles de l'ancienne Dongola, entre les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> Cataractes. Sur ce lambeau de désert que dominait une mosquée devait se trouver la capitale des trois royaumes chrétiens unis de Nubie. La métropole du royaume septentrional était précisément Faras. Les renseignements venus des sources arabes sur Dongola étaient contradictoires. Dès la première campagne il s'avéra que le chroniqueur Abu Saleh (vers 1200) avait raison: un grand édifice sacré aux colonnes de granit témoignait là d'une architecture monumentale. Deux ans plus tard, nous avons dégagé du sable un second édifice sacré, lui aussi à colonnes de granit, plus vaste encore, et en forme de croix. Certaines maisons particulières même étaient ornées de peintures murales. Mais surtout on a pu établir que la mosquée sur son monticule était, à l'origine, un palais royal qui, après la conquête arabe, en 1317, fut transformé en lieu de culte musulman.

Pour mieux «situer» notre découverte, nous avons commencé à fouiller sur le terrain de l'agglomération pré-dynastique de Kadero, entre le VI<sup>e</sup> Cataracte et Khartoum. Les acquisitions des années précédentes fournirent des données très précieuses sur la domestication des animaux et sur la population de ces régions à l'époque pré-dynastique.

En dehors de l'Égypte et du Soudan l'activité des archéologues polonais s'étend à trois autres pays du Proche-Orient. A Nimrud, en Irak, où au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle travailla Henry Layard et dont proviennent les plus beaux monuments d'art assyrien du British Museum, nous avons fait d'intéressantes découvertes dans le palais d'Assurnapli II. Signalons, entre autres, une série jusqu'ici inconnue de bas-reliefs aux motifs exceptionnels, par exemple des femmes allaitant.

Depuis 1959 les travaux continuent dans les ruines de l'ancienne capitale de la reine Zénobie, Palmyre, dans le Désert de Syrie. Sur le site de la «Vallée des Tombeaux», nous avons identifié un type de tombeau jusqu'ici inconnu: la tour à hypogée. Dans le quartier Ouest de la ville dite le «Camp de Dioclétien», des centaines d'inscriptions, de sculptures, et surtout de portraits, ont enrichi notre connaissance de l'art spécifique de Palmyre, qui constitue, aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, un chapitre à part dans l'histoire artistique de l'Empire Romain.

Si, traitant de nos recherches d'après-guerre, nous avons placé en tête de notre aperçu la colonie grecque de Mirmeki en Crimée, il convient de la clore avec les fouilles classiques polonaises de Nea Paphos, à Chypre. Les travaux, commencés en 1965, ont dégagé un grand palais, celui, probablement, du proconsul romain. Au temps des Ptolémées, Paphos était la capitale de l'île et elle le resta jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Nous avons fait là-bas nombre de découvertes de cette époque, par exemple un trésor de monnaies en argent d'Alexandre le Grand, et certaines sculptures en marbre de Paros, mais plus imposants sont les monuments d'époque romaine, notamment une remarquable statue d'Esculape en parfait état, de la fin du règne des Antonins, qui eut l'honneur de figurer sur les timbres-postes cyprotes, ainsi que de splendides mosaïques romaines du Bas-Empire. L'une d'elles, le Thésée au Minotaure, est une pièce extrêmement rare qui trahit déjà des restaurations antiques.

Grâce aux publications du Centre d'Archéologie méditerranéenne de l'Académie polonaise des Sciences et du Musée National de Varsovie, plus de 50 volumes de comptes-rendus ont vu le jour, qui, en français et en anglais, permettront aux savants du monde entier d'apprécier la valeur des résultats auxquels nous avons abouti.



**Kazimierz Michałowski**

Prof. hon. de l'Univ. de Varsovie; directeur du Centre Polonais d'Archéologie Méditerranéenne au Caire; Dr. h.c. de l'Univ. de Cambridge et de Strasbourg; membre de l'Acad. Polonaise des Sc. et de nombreuses Académies étrangères. Président du Comité International des Experts pour le sauvetage des temples d'Abou Simbel (1961 à 71); V.-Prés. de l'Ass. Internat. des Egyptologues (1976).

## Polens Beitrag zur internationalen Archäologie

Vom 2. bis zum 10. Oktober 1976 fand in Kairo der Weltkongreß für Ägyptologie statt, zu dem an dreihundert Teilnehmer aus 25 Ländern zusammenkamen. Allein elf der 125 vorgetragenen Arbeitsberichte wurden von polnischen Wissenschaftlern vorgelegt, ein verhältnismäßig hoher Prozentsatz, der Polens aktive Beteiligung bezeugt. Doch die Tatsache, daß man den jungen polnischen Forschern einen so bedeutenden Anteil einräumte, ist eigentlich nicht sonderlich erstaunlich, denn in den vergangenen zwanzig Jahren hat die polnische Archäologie im Mittelmeerraum sowohl hinsichtlich der Ausgrabungen als auch der Forschungen und Veröffentlichungen eine hervorragende Stelle eingenommen.

Die Anfänge polnischer Altertumsforschung gehen auf die Jahre vor dem letzten Weltkrieg zurück, als die Universität Warschau gemeinsam mit dem „Institut français d'Archéologie Orientale“ (Französisches Institut für orientalische Archäologie) in Edfu in Oberägypten Ausgrabungen vorgenommen hatte. Die Arbeiten dauerten von 1936 bis 1939, und die Ergebnisse wurden in einer dreibändigen Schrift veröffentlicht, die selbst angesehenste Fachleute mit uneingeschränkter Zustimmung aufnahmen. Zum ersten Mal war damals eine ganzheitliche Methode angewandt worden, bei der die Mitarbeit nicht nur von Ägyptologen und Archäo-

logen, sondern auch von Papyrologen, Architekten und Anthropologen eine entscheidende Rolle spielte. Dank dem Ineinandergreifen dieser verschiedenen Fachgebiete konnte eine historisch fehlerlose Interpretation der gewonnenen Ergebnisse erfolgen.

Wegen der gewaltigen Zerstörungen des zweiten Weltkrieges in Polen konnten wir eine Zeitlang nicht zu den Ausgrabungsstätten zurückkehren. In Warschau waren alle Bücher und Dokumente vernichtet und die jungen Wissenschaftler, deren Spuren im Sande der Forschung noch sichtbar waren, dahingerafft worden. Für den Wiederaufbau und die Ausbildung einer neuen wissenschaftlichen Führungsschicht benötigten wir ein ganzes Jahrzehnt. Erst 1956 konnten wir wieder unseren Einzug in die Arena der internationalen, archäologischen Zusammenarbeit halten. Mit den Ausgrabungen in Mirmeki auf der Krim wurde unsere Rückkehr eröffnet. Schon in der ersten Ausgrabungsperiode erzielten wir fruchtbare Ergebnisse, wie z. B. die Entdeckung einer in ausgezeichnetem Zustand erhaltenen Weinkelter aus hellenistischer Zeit, die bestätigte, was griechische Autoren über die damaligen Methoden der Weinherstellung geschrieben hatten.

Etwa um die gleiche Zeit bin ich im Oktober 1956 wieder nach Ägypten gefahren, um unsere Arbeiten an den Ufern des Nils wieder aufzunehmen. Ich wollte jedoch die Ausgrabungen in Edfu nicht ohne meine fran-

**Palmyre, famille  
romaine présentée  
par le Prof.  
Michałowski**



**Alexandrie,  
théâtre romain**





zösischen Kollegen, deren Tätigkeit damals aus internationalen politischen Gründen unterbrochen worden war, erneut in Angriff nehmen. Deshalb werteten wir die Grabungskonzessionen in Tell Atrib im Nildelta aus. Bis heute dauern die Ausgrabungen dort an, allerdings mit einigen durch den Kriegszustand bedingten Unterbrechungen. Zahlreiche wichtige und wertvolle Funde sind uns hier geglückt, von den Grundfesten des Pharaos Amasis bis zu den von Maqrizi (1364–1442) erwähnten „Goldenen Säulen“ der ältesten christlichen Basilika in Athribis (wir haben tatsächlich korinthische Kapitelle entdeckt, die noch Spuren von Vergoldung aufwiesen).

Unsere aufsehenerregendsten Funde machten wir indes in den beiden alten Hauptstädten. Zunächst in Theben, auf dem westlichen Ufer des Nils, bei Deir-el-Bahri, wo wir einen zuvor noch unbekanntem Tempel von Thutmosis III. mit einer prachtvollen Granitstatue des Herrschers und wundervollen farbigen Reliefs aus der gleichen Periode ausgruben. Zu all diesen unschätzbaren kostbaren Belegstücken zählt auch eine hieratische Inschrift, die Pilger zu Zeiten der Ramessiden auf den Tempelsäulen hinterlassen haben. Diese Entdeckung machten wir während der Wiederherstellung und beim teilweisen Wiederaufbau des berühmten Tempels der Hatschepsut in Deir-el-Bahri, einer uns von der Ägyptischen Behörde für Altertumspflege anvertrauten Aufgabe. Die Arbeiten, die im Jahre 1961 begonnen wurden, sind inzwischen beträchtlich fortgeschritten, und der Eindruck, den dieses sicherlich prachtvollste Tempelbauwerk der 18. Dynastie hinterläßt, ist ein ganz anderer geworden, seitdem wir es in unsere Obhut übernahmen.

Noch andere wichtige Entdeckungen konnten im heutigen Zentrum der ehemaligen Hauptstadt der Ptolemäer, in Alexandrien, gemacht werden. In Kom-el-Dikka haben wir an der Stelle, wo sich früher eine Anhöhe befand, die während Bonapartes Feldzug abgetragen wurde, einen gewaltigen Komplex römischer Bäder freigelegt und auch, was noch interessanter ist, ein antikes Theater ganz aus Marmor, das erste dieser Art in Ägypten, das zum Hauptziehungspunkt der Touristen in Alexandrien geworden ist. Dieses Bauwerk, ebenfalls aus der spätrömischen Zeit, war schon mehrmals vor unserer eigenen Restaurierung umgebaut worden. Jetzt haben wir es so wiederhergestellt, wie es zu Beginn des 4. Jahrhunderts n. Chr. zu sehen war.

Gegen Ende der fünfziger Jahre trat Nubien, unter der Schirmherrschaft der UNESCO, an die erste Stelle der archäologischen Probleme Ägyptens. Polnische Archäologen haben hier eine führende Rolle gespielt. Zunächst arbeiteten zwei unserer jungen Forscher im Rahmen des Dokumentationszentrums die Abgrenzungen der Grabungskonzessionen aus. Dann wurde in Zusammenarbeit mit ägyptischen Architekten der Abbau der beiden ersten Tempel in Tafé und Delbot begonnen. Nach der Verlegung des Tempels in Delbot stellte man fest, daß sich unter dem ptolemäisch-römischen Fundament ein älterer Tempel aus der Zeit Se-



Faras, portrait de l'évêque Marianos

Faras, Ste Anne

thos II. befand. Die abgenommenen Bauteile deponierte man vorübergehend auf der Nilinsel „Elephantine“.

Unter den vielen Vorschlägen zur Rettung der Felsentempel von Abu Simbel, die der UNESCO und dem ägyptischen Kultusministerium unterbreitet wurden, befand sich auch ein polnisches Projekt. Bekanntlich entschied man sich für den schwedischen Entwurf, der das Zerschneiden der beiden Tempel in große, dreißig Tonnen schwere Blöcke vorsah, die 60 m über ihrem ursprünglichen Standort auf dem Hügel wieder zusammengefügt wurden. Dieses mehr als zehn Jahre andauernde Unternehmen stand unter der Aufsicht eines internationalen Ausschusses, – sieben Archäologen-Ägyptologen und Architekten-Landschaftsgestalter. Den Vorsitz führte der Direktor des Polnischen Institutes für Archäologie im Mittelmeerraum in Kairo, der Verfasser des vorliegenden Artikels.

Doch Polens archäologisch wichtigster Beitrag zu den Ausgrabungen in Nubien war zweifelsohne die Entdeckung von Faras im sudanesischen Nubien. Dort gelang es uns, inmitten eines größeren, unter dem Sande begrabenen Komplexes von Profan- und Sakralbauten, eine unter den Mauern einer arabischen Zitadelle verborgene, frühchristliche Kirche freizulegen, deren Wände mehr als 120 hervorragend erhaltene Fresken schmückten. Gegenwärtig liegt Faras 40 m tief unter dem Wasserspiegel eines Stausees am Nil. Neben historischen Inschriften von außerordentlichem Wert haben wir Wandmalereien zutage gebracht, die sich heute



– gemäß dem mit dem Sudan abgeschlossenen Vertrag  
– zur einen Hälfte in Warschau befindend, während die andere Hälfte in Khartum geliebt ist.

Auf diese Weise haben wir ein bislang unbekanntes Kapitel in der Geschichte des frühchristlichen Nubiens zu neuem Leben erweckt und einen eindrucksvollen Einblick in die Kunst dieses Landes ermöglicht. Wer hätte wohl ahnen können, daß die schönsten, zwischen dem 8. und dem 13. Jahrhundert gemalten Bildwerke eines Tages weder in Konstantinopel noch in Griechenland und auch nicht in Ägypten zum Vorschein kommen würden, sondern ausgerechnet in dieser kleinen verschlafenen Siedlung in der Nähe des zweiten Nilkataraktes? Der gestern noch unbekannt und auch heute auf den Karten nicht verzeichnete Name eines kleinen arabischen Dorfes ist plötzlich ein Symbol für die höchste Kunstentfaltung des christlichen Königreiches Nubien geworden.

Die Ausgrabungen in Faras waren ein Wettlauf mit der Zeit. In vier Arbeitsperioden, die jeweils fünf bis sechs Monate andauerten, konnten wir die wichtigsten Objekte retten, und zwar nicht nur die Fresken der frühchristlichen Kirche, die abgenommen und in Kisten verpackt wurden, sondern auch alle Gegenstände aus Bronze und Keramik, die Inschriften und die Skelette der Kirchenfürsten mitsamt ihren Grabstätten. Die an einer der Kirchenwände entdeckte Liste ihrer Namen stellt ein höchst wichtiges Dokument für das Christentum in Nubien dar. Kaum hatten wir die Kisten fertig vernagelt, um sie mit einem aus Wadi Halfa herbeigestellten Schiff abtransportieren zu lassen, da erreichte das Wasser schon den Hügel, an dem unsere Ausgrabungen stattgefunden hatten. Ein paar Monate später konnte man, wenn man das versunkene Faras auf der Fluglinie Kairo-Khartum überflog, an der Stelle, wo einst das Dorf gelegen hatte, nur noch ein paar Palmenkronen aus dem Wasser ragen sehen.

Kaum war diese Arbeit abgeschlossen, als uns die sudanesishe Regierung im Jahre 1964 die Genehmigung zu Grabungen im früheren Dongola, zwischen dem dritten und dem vierten Katarakt, anbot. In diesem von einer Moschee überragten Wüstenlandstrich sollte sich die Hauptstadt der drei Vereinten Christlichen Königreiche von Nubien befinden. Die Metropole des nördlichen Reiches aber war gerade jenes Faras gewesen. Die Auskünfte, die wir von arabischer Seite über Dongola erhalten hatten, waren sehr widersprüchlich. Gleich nach Beginn der ersten Grabungen zeigte es sich, daß der Chronist Abu Saleh (gegen 1200) recht hatte: ein großer Tempelbau mit Granitsäulen zeugte von einer monumentalen architektonischen Anlage. Zwei Jahre später hoben wir ein zweites kirchliches Gebäude aus dem Sande aus. Es besaß ebenfalls Granitsäulen, war kreuzförmig angelegt und in den Ausmaßen noch größer als das erste. Einige Privathäuser waren sogar mit Wandmalereien geschmückt. Vor allem aber konnten wir feststellen, daß die auf dem Hügel stehende Moschee ursprünglich ein königlicher Palast gewesen war, der nach dem Sieg der Araber im Jahre 1317 in ein mu-

selmanisches Gotteshaus umgewandelt worden war.

Um unsere Entdeckungen in ihrer ganzen Bedeutung auswerten zu können, unternahmen wir auch Ausgrabungen im Siedlungsgebiet des prädynastischen Kadero, zwischen dem vierten Nilkatarakt und Khartum. Die Funde, die wir in den vorangegangenen Jahren hatten machen können, vermittelten wertvolle Kenntnisse über die Viehhaltung und über die Bevölkerung dieser Gegend zu prädynastischer Zeit.

Außer in Ägypten und im Sudan betreiben die polnischen Archäologen ihre Forschungen auch noch in drei anderen Ländern des Nahen Ostens. Im Irak haben wir in Nimrud, wo Henry Layard um 1850 gearbeitet hatte und von woher die wertvollsten Stücke der assyrischen Kunst stammen, die sich im British Museum befinden, im Palast des Königs Assurnasipal II. höchst interessante Entdeckungen gemacht. Unter anderem sei hier eine bis dahin noch nicht bekannte Relieffreihe mit ungewöhnlichen Motiven, wie z. B. stillenden Frauen, erwähnt.

Seit 1959 arbeiten wir in den Ruinen der alten, in der Syrischen Wüste gelegenen Hauptstadt der Königin Zenobia, in Palmyra. Im sogenannten „Tal der Gräber“ entdeckten wir eine noch unbekannte Grabart, die turmartigen Grabbauten. Im westlichen Stadtviertel, dem „Castrum Diocletianum“, haben Hunderte von Inschriften, Skulpturen und vor allem Porträtmalereien zur Erweiterung unserer Kenntnisse über die für Palmyra typische Kunst beigetragen, die im 2. und 3. Jahrhundert ein gesondertes Kapitel der römischen Kunstgeschichte darstellte.

Hatten wir unsere Ausführungen über die nach dem Kriege aufgenommenen Forschungen in der griechischen Kolonie Mirmeki auf der Krim begonnen, so wollen wir sie nun mit den Grabungen in Nea Paphos auf Zypern abschließen. Hier führten die 1965 angefangenen Arbeiten zur Freilegung eines großen Palastes, der wahrscheinlich dem römischen Prokonsul gehört hatte. Zu Zeiten der Ptolemäer-Könige war Paphos die Hauptstadt der Insel Zypern und sie blieb es bis zum 4. Jahrhundert n. Chr. Wir machten dort zahlreiche Funde aus jener Zeit, z. B. einen Silbermünzenschatz aus dem Besitz Alexanders des Großen und einige Marmorskulpturen. Doch noch eindrucksvoller sind die Denkmäler aus der römischen Zeit, eine besonders schöne, ausgezeichnet erhaltene Äskulapstatuette aus der ausgehenden Antonius-Zeit zum Beispiel, die sogar zypriotische Briefmarken zieren durfte, oder die prachtvollen römischen Mosaiken des spätrömischen Reiches. Eine von ihnen, ein Theseus mit dem Minotaurus, ist ein ganz seltenes Stück, an dem schon in der Antike durchgeführte Restaurierungen wahrzunehmen sind.

Dem Institut für Archäologie in Kairo, der Polnischen Akademie der Wissenschaften und dem Nationalmuseum in Warschau ist es zu verdanken, daß unsere Forschungsberichte in über 50 Bänden, auf französisch und englisch übersetzt, erschienen sind und daß nun Wissenschaftler aus aller Welt den Wert unserer Ergebnisse beurteilen und würdigen können.





Dongola, l'église à colonnes de granit

Nimrud, bas-relief du palais d'Assurnapli II



# Poland's Contribution to International Archaeology

**T**he World Congress for Egyptology, attended by about 300 persons from 25 countries, was held from 2 to 10 October, 1976 in Cairo. Of the 125 working reports read, eleven were by Polish scientists, a relatively high percentage and a proof of Poland's active participation. It is, however, in no way surprising that young Polish archaeologists played such an important part in this conference because in the past 20 years Polish archaeology has assumed a leading role in the Mediterranean in respect of excavation work, research and publication.

The beginnings of Polish archaeology date back to the years before the last world war when the University of Warsaw jointly with the Institut français d'Archéologie Orientale undertook excavations at Edfu in Upper Egypt. The work continued from 1936 to 1939, and its results, published in three volumes, were unreservedly acclaimed by leading experts. On that occasion a complex method was adopted for the first time which involved not only the collaboration of Egyptologists and archaeologists but also of papyrologists, architects and anthropologists. The integration of these various disciplines was a major aid to the correct interpretation of the results obtained.

The vast damage and destruction suffered by Poland during the second world war prevented a return to the digging sites for some considerable period. In Warsaw all the books and documents had been destroyed as had the young scientists whose footsteps were still visible in the sands of research. We required a whole decade for the formation and training of a new cadre of experts. It was not until the year 1956 that we were able to return to the arena of international archaeology. We inaugurated this return with the excavations at Mirmeki on the Crimea. In the very first digging season we achieved some fruitful results, for instance the discovery of a winepress of the Hellenistic epoch in excellent condition, which confirmed what Greek writers of that age had written about contemporary methods of wine production.

At about the same time, in October, 1956, I returned to Egypt to resume our work on the banks of the Nile. However, I did not want to recommence excavations at Edfu without my French colleagues, whose activities at that time had been interrupted by the international political situation. For this reason we made good use of our concession to excavate in Tell Atrib in the Nile Delta. We have continued our work there up to the present moment, apart from occasional interruptions due to wars. This work has resulted in a num-

ber of valuable discoveries, from the foundations laid by Pharaoh Amasis to the "Golden Pillars" (mentioned by Maqrisi (1364-1442) of the oldest Christian basilica in Athribis. (We actually found Corinthian capitals which still showed traces of gilt.)

But we made our most exciting discoveries in the two old capital cities. Firstly in Thebes, on the west bank of the Nile at Deir el Bahri, where we excavated a hitherto unknown temple of Thutmosis III, with a magnificent granite statue of this ruler and with wonderful coloured reliefs of the same period. In addition to all this priceless evidence, there are also hieratic inscriptions which pilgrims in the Ramesside period traced on the temple pillars. We made this discovery during the restoration and partial reconstruction of the famous temple of Hatshepsut in Deir el Bahri, one of the tasks that had been entrusted to us by the Egyptian Office of Antiquities. The work, which began in 1961, has meantime made considerable progress. This means that the appearance of this monument, without doubt the most splendid example of the sacred architecture of the 18th dynasty, has changed considerably since we took it in our charge.

Other important discoveries were made in the present day centre of Alexandria, the former capital of the Ptolemies. In Kom-el-Dikka, on the site of a hillock which had been levelled during Napoleon's Egyptian campaign, we excavated a gigantic complex of Roman baths and, even more interesting, an ancient theatre of marble, the first of its kind in Egypt, which has now become one of the principal tourist attractions in Alexandria. This edifice, also of late Roman origin, had already been structurally altered several times before we finally restored it to the appearance it bore at the end of the 4th century A.D.

At the end of the 1950's archaeological work in Nubia, under the sponsorship of UNESCO, took pride of place in Egypt. Here, Polish archaeologists played a leading role. Firstly, two of our young researchers worked in the documentation centre in the cadre dealing with the demarcation of digging concessions. Then, in collaboration with Egyptian architects, work was begun on the disassembling of the first two temples at Tafa and Dabod. After the removal of the latter, our excavations uncovered under the Ptolemaic-Roman foundations an old temple dating from the time of Seti II. The building elements removed were stored temporarily on the island of Elephantine.

There was also a Polish project among the many proposals submitted to UNESCO and the Egyptian

Ministry of Culture for the safeguarding of the rock-cut temples of Abu Simbel. However, as we all know, it was the Swedish plan that was accepted. This entailed sawing the two temples into great blocks of 30 tons, which were then reassembled on a hill, 60 m above their original site. This operation, which took 10 years, was supervised by an international committee of seven egyptologists and landscape architects. The Chairman of the committee was the Director of the Polish Institute for Mediterranean Archaeology in Cairo, the author of this article.

But the most important contribution of Polish archaeology to the excavations in Nubia was incontestably the discovery of Faras in Sudanese Nubia. There, among a whole complex of sacred and profane buildings buried in the sand, we uncovered under the walls of an Arab citadel an early Christian church, the walls of which were decorated with more than 120 frescoes in excellent condition. Today Faras lies 40 m below the surface of the water of the Nile dam. In addition to historical inscriptions of exceptional value, we also brought to light wall paintings, half of which today, by agreement with the Sudan, are in Warsaw, whereas the other half remain in Khartoum. We have thus resuscitated a hitherto unknown chapter of the history of early Christian Nubia and a large sector of the art of this country. Who would ever have thought that the most beautiful paintings between the 8th and 13th centuries would one day come to light not at Constantinople, or in Greece or in Egypt, but in a sleepy little settlement near the second Nile cataract? The name of a little Arab village, still unknown today and not marked on any map, has suddenly become the symbol of the peak period of sacred art in the Christian kingdom of Nubia.

The excavations in Faras were a race against time. In the course of four seasons, each lasting 5 to 6 months, we succeeded in salvaging the most important objects, not only the frescoes of the cathedral, which were taken down and packed in cases, but also the bronzes, the ceramics, the inscriptions and at the same time the tombs of the bishops complete with their skeletons. The list of their names, which was found on the walls of the cathedral, constitutes one of the original documents of Christianity in Nubia. Hardly had we finished nailing up the cases for transport on board a ship from Wadi Halfa, when the water reached the level of the hill where we had been excavating. Several months later, when flying over the site of the submerged Faras on the Cairo-Khartoum route, only the tops of a few palm trees emerging from the water marked the spot where this village had once stood.

Hardly had we finished this work when, in 1964, the Sudanese government granted us permission to excavate the site of the ancient Dongola (Dunqulah) between the third and fourth Nile cataracts. This stretch of desert, now dominated by a mosque, was supposed to have been the site of the capital of the three united Christian kingdoms of Nubia. The capital of the southern kingdom was actually Faras. Our information on Dongola from Arab sources was contradictory. Shortly

after the beginning of our first excavations, it turned out that the historian, Abu Saleh (ca. 1200), was right. A large temple with granite pillars provided evidence of architecture on a monumental scale. Two years later, we excavated from the sand a second sacred edifice, also with granite pillars, but even larger and in the form of a cross. Some of the private houses we uncovered were even decorated with wall paintings. But above all, we were able to establish that the mosque on the hill had originally been a royal palace, which, after the Arab conquest in 1317, had been converted into a Moslem place of worship.

In order to evaluate the full significance of our discoveries, we started to dig in the pre-dynastic settlement area of Kadero, between the fourth cataract and Khartoum. The finds which we had made in the previous years furnished us with valuable knowledge on the animal husbandry and the people of this region in the pre-dynastic age.

Outside Egypt and the Sudan, Polish archaeologists are also carrying on their work of research in three other countries in the Near East. At Nimrud in Irak, where



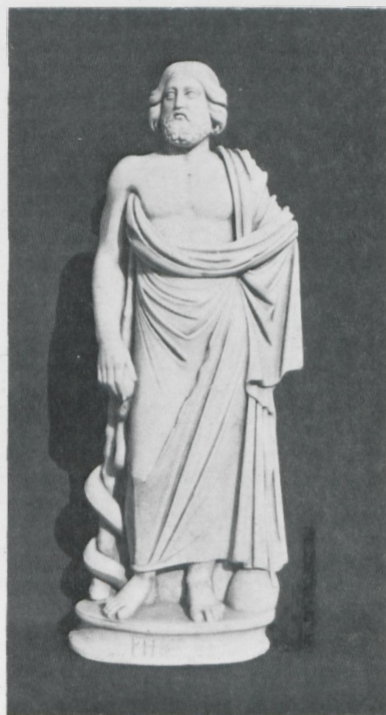
Henry Layard worked in the middle of the 19th century and from where the most valuable items of Assyrian art come, now housed in the British Museum, we made some very interesting discoveries in the palace of King Ashurnasipal. Here we should like to mention, among other things, a hitherto unknown series of bas-reliefs with unusual motifs, including women suckling children.

Since 1959 we have been working in the ruins of Palmyra, the ancient capital of Queen Zenobia, in the Syrian desert. On the site of the "Valley of the Tombs", we discovered a previously unknown type of grave, the tomb tower. In the western quarter of the town, "Dioctetian's Camp", hundreds of inscriptions, sculptures and, above all, portraits have added considerably to our knowledge of that specific Palmyrene art which constitutes a special chapter in the artistic history of the Roman empire of the second and third centuries.

Just as we opened this survey of our post-war researches with the excavations in the Greek colony of Mirmeki on the Crimea, so we would like to conclude it with the work of Polish classical archaeologists in Nea

Paphos on Cyprus. Here, starting in 1965, a large palace was excavated, probably that of a Roman proconsul. In the time of the Ptolemies, Paphos was the capital of the island, and remained so until the 4th century A.D. We made several finds dating from this epoch, for instance a treasury of silver coins belonging to Alexander the Great and some sculptures of Parian marble. But even more impressive are the statues of the Roman period. One particularly fine example, still in excellent condition, is a statuette of Aesculapius, dating from the end of the reign of Antonine, which had the honour of appearing on the Cypriot postage stamps, and some splendid Roman mosaics of the late empire. One of them, a Theseus with the Minotaur, is a very rare piece of work, which shows signs of having already been restored in antiquity.

Thanks to the Institute of Mediterranean Archaeology of the Polish Academy of Sciences and to the National Museum of Warsaw, more than 50 volumes of reports have been published in French and English. Thus experts from all over the world can appreciate and benefit from the results of our researches. ■



Nea Paphos, statue d'Esculape

Nea Paphos, mosaïque de Thésée